

# Polyphonie du souvenir

*L'écho*, 16 mars 2013

Sophie Creuz

**Dans ce recueil de nouvelles *Les murmurantes* (Seuil) en forme de variations, François Emmanuel entrelace le réel et le songe, la vie et la mort, en un suspendu infini et délicat.**

*Murmurantes*, ainsi sont ces nouvelles qui s'avancent telles trois Parques au-devant du lecteur. Toutes trois dévident le fil du souvenir moiré d'une aimée, d'un amour, d'une admiration. Fidélité par-devers la disparition volontaire de ce qui n'avait ni commencement ni fin, mais demeure. François Emmanuel est dans ces eaux-là comme un poisson d'argent, sa plume trouble, suspend, ébauche, contourne le mystère des êtres avec cette infinie délicatesse qui n'appartient qu'à lui. Il emmène le lecteur sur sa barque à fond plat vers l'éther, la pureté mouvante du sillage laissé par les êtres dans la mémoire de ceux qui les ont croisés.

Une lettre ramène le narrateur de la première nouvelle, dans le Sud de l'Inde, là où huit ans auparavant l'a saisi la joie d'une rencontre aussi fugace qu'inattendue. Joy, s'appelait justement cette femme gracile, qui aujourd'hui lui fait signe par-delà les mers, comme dans un rêve. « *Le sommeil me noie* » écrit celle qui fut aimée quelques jours seulement et dont il se souvient, entre clarté et confusion. Dans cette sorte de *halo*, de *fièvre*, dans la moiteur des arrière-cours et le luxe surannée des palaces post-coloniaux, au rythme lent des pales de ventilateurs, François Emmanuel précède le narrateur, pousse la porte de lieux visités jadis, saturés d'odeurs, de couleurs, sur lesquels se superposent le calme des lieux saints, et la rumeur de la ville. Par de longues phrases modulées, une prosodie précise, musicale et détachée, il déambule, avec quelque chose dans le pas et dans le grain du texte, d'*India Song* de Marguerite Duras. Des voix nous parviennent, « *il me semble que des choses n'ont pas été dites* », l'image et le son légèrement non synchrones, la voix off venant d'on ne sait où, du songe ou de la réalité. Ce décalage libère un passage qu'emprunte l'écriture pour entrer subtilement dans ce qui a eu lieu d'un amour, d'une vie, du passé sur lequel se déposent en sédiments, parmi le stuc et les ors ou la moisissure, quelque chose qui s'est défait-là dont il ne reste qu'un *délitement*, une trace.

Trace encore, pour la seconde nouvelle, traînée de poudre d'une autre femme en un autre lieu, dans une autre langue, un autre rythme. Autre convocation du souvenir, autre décalage entre deux hommes qui l'ont aimé. Qui était-elle et vers quoi est-elle allée, avançant l'appel? Cette fois encore, une lettre, un lieu anonyme et des signes entre lesquels le narrateur cherche à tâtons le sésame, le mot clé qui déverrouillerait le secret d'un être. Le mari, marchand d'art appelle l'ancien amant, chacun espérant, dans le silence de leur rapprochement, apprendre de l'autre, la part manquante. Il sera question d'une dormition de la Vierge à acquérir, à ramener du fond des âges comme on ramène Eurydice des Enfers, pour retrouver dans ce profil perdu l'empreinte de l'aimée. François Emmanuel entre en douceur dans la *pauvre parole/quand tout se tait*, le tacite, le *délitement* et la beauté pure de l'instant. Révolu et à jamais inaltéré, comme ce suspendu d'un amour furtif, qui embrassent ensemble, et son début et sa fin, avant le basculement vers la banalité ou l'inéluctable. Quelques jours ont suffi « *pour installer une permanence de réel dans ce qui quelques jours plus tard appartiendrait au temps du rêve.* »

Les *Murmurantes*, qui donnent son titre au recueil, autre variation, renouvelle le ton et le thème, sur d'autres rives. Un écrivain célèbre vient de mourir sur la plage où jouent des enfants, au pied de la barque qui peut-être devait l'emmener vers Cythère et son temple de l'amour. L'Espagne est dans ces pages celle de Goya, avec ses rouges et noirs mêlés à une mer ocre. Les préparatifs du deuil nous

emmènent dans la cuisine, du côté de Garcia Lorca, puis au grand hall de la demeure d'un deuil confisqué et bruyant par les effets de manche d'une seconde épouse revenue dare-dare. Et dans ce brouhaha médiatique, cet enlèvement du mort à sa pudeur naturelle, se faufilent dans l'ombre la fille musicienne et le secrétaire, détenteurs chacun d'une réserve précieuse appartenant à l'enfance et à la transmission. Ceux-là se taisent, ne revendiquent rien, ne participent pas au marchandage d'une oeuvre laissée inachevée, murmurante elle encore. A travers ces personnages, si merveilleusement dessinés, François Emmanuel pose les questions de la fidélité et de la trahison. Qu'est-ce que l'une, qu'est-ce que l'autre? « *La mémoire est comme un mur sur lequel on passe la main. De quoi la main se souvient-elle?* » Faut-il laisser partir avec celui qui n'est plus, ce qui lui revient de droit, les manuscrits, ou les ébauches doivent-ils être achevés, publiés malgré lui- on songe à Nabokov-? Le servir n'est-ce pas, au contraire, brûler sur le bûcher des veuves, sa plus belle oeuvre, celle qui sera dans son éternel commencement?

François Emmanuel nous donne dans une langue précieuse, un magnifique recueil, qui nous accompagnera longtemps, entièrement placé sous ce vers d'Edgar Poe, « *Je n'ai pu aimer que là où la Mort/Mêlait son souffle à celui de la beauté* »,

**Sophie Creuz**